A*dS

14 e Symposium suisse pour traductrices et traducteurs littéraires Cartographie de la traduction

La migration et l'exil sont souvent synonymes de perte et de douleur dans notre présent. Mais en traduction, ces déplacements sont un enrichissement pour le monde. Une occasion de recevoir une œuvre, mais aussi de l'accueillir. C'est avec ces mots que Nicolas Couchepin, président de l'A*dS, a ouvert le 14e Symposium suisse pour traductrices et traducteurs littéraires qui se tenait à la Maison Rousseau et Littérature à Genève. Placé sous le signe de la migration des œuvres à l'aide des traductrices et traducteurs du monde, ce symposium se déroule avec le soutien d'interprètes de l'allemand vers le français et vice versa, comme l'annonce Camille Luscher, le membre du comité de l'A*dS. Une migration de mots, concrète et simultanée, rythme donc cette journée où les échanges ont lieu en français, allemand, espagnol et italien.

Blaise Wilfert, chercheur en histoire contemporaine à l'Institut d'Histoire moderne et contemporaine et directeur des études au Département de Sciences Sociales de Paris marque le début du Symposium avec sa présentation : *Traduction, mondialisation et glocalisation*. Ironiquement, Blaise Wilfert n'a pas pu se déplacer, incapable de « migrer » le temps de cette journée en raison de la grève ferroviaire en France. Sa participation a donc lieu en visioconférence, replongeant ainsi le public dans la période du confinement dû au Covid, où les déplacements, qu'ils soient physiques ou culturels, étaient bien difficiles.
Son point de vue : penser la traduction comme une pratique culturelle et une publication. Cela implique une prise en compte de l'histoire matérielle, économique et géographique du livre, car on ne voit pas un texte, « on voit un livre ». Selon lui, les études de traduction – *translation studies* – ont privilégié l'aspect linguistique, idéologique et esthétique et en ont oublié que la traduction relevait aussi d'une logique de publication. L'étude de la traduction est composée de trois grandes traditions, nous explique-t-il.
La tradition linguistique : c'est-à-dire la traduction comme passage d'un texte rédigé par son auteur dans une langue vers une autre. Il s'agit principalement d'une comparaison ayant pour enjeu la compréhension des caractéristiques propre à la langue source et cible, c'est une opération langagière.
La tradition herméneutique : c'est l'interprétation du sens du texte. Cette tradition pose la question fondamentale de la langue « vraie et absolue ». C'est une étude de la production du sens à partir d'un système de signes propre à chaque langue.
La tradition traductologique : dans ce cas, il s'agit d'étudier la traduction dans la perspective de produire une traduction de qualité. C'est, au-delà de l'interprétation du sens, une opération de transposition linguistique, culturelle et contextuelle. La tradition traductologique de l'étude des traductions place les traducteur·ices en passeurs entre les cultures.
Or, selon Wilfert, il faut considérer la traduction comme une production d'identités littéraires nationales et pas du tout comme une « circulation » des œuvres ou comme un « art de vivre sur les frontières ». La traduction comme publication localise le livre dans une ville, « la traduction est une glocalisation ».

Une table ronde modérée par Nicole Pfister Fetz, secrétaire générale de l'A*dS, est venue conclure cette première partie du Symposium. Avec la participation de Sophie Aslanides, traductrice littéraire et présidente de l'ATLF, Francesca Novajra, traductrice littéraire, membre de l'AITI ainsi que du comité du CEATL, et André Hansen, traducteur littéraire et membre du comité du VdÜ, l'échange s'est fait sur le thème : « Coup d'œil chez les voisines : associations professionnelles de traducteur·ices en dialogue ».
Madame Aslanides, a présenté l'ATLF, l'association des traducteurs et traductrices littéraires de France, qui compte désormais environ mille membres et offre également un statut de

membre stagiaire afin d'encourager « la relève » des traducteur·ices. La mission principale de l'ATLF, déclare Sophie Aslanides, est de défendre le métier de traducteur·ice et promouvoir la littérature de traduction. L'une des actions culturelles de son association est l'organisation de joutes de traduction. Lors de ces événements des traducteur·ices confrontent, avec l'aide d'un modérateur, la traduction d'un même texte. Le but étant de présenter au public les tenants et les aboutissants du métier de traducteur de façon concrète afin d'améliorer la visibilité de ce métier.
Francesca Novajra, membre de l'AITI, association qui en compte environ 1240, a rebondit en expliquant la situation de grande précarité des traducteurs et traductrices en Italie. En effet, l'AITI a pour mission principale d'améliorer la visibilité de ce métier dans le pays afin de permettre aux personnes qui le pratiquent d'en vivre dignement. L'association souhaite créer un fond de soutien pour les traducteur·ices littéraires italiens sur le modèle des fonds octroyés par la France ou l'Allemagne.
La situation en Allemagne est présentée par André Hansen. Le VdÜ donne des séminaires basés sur l'aspect pratique du métier de traducteur·ices : comment communiquer et agir auprès d'un éditeur ? À quoi dois-je penser avant la publication d'une traduction ? Et de nombreuses autres questions afin d'aider les jeunes traducteurs et traductrices à mieux comprendre le milieu. De plus le VdÜ s'implique pour garantir des honoraires et des conditions de travail décentes pour les métiers de la traduction.
La discussion s'est ensuite tournée vers le problème de la traduction digitale avec DeepL, par exemple, et des enjeux que cela implique pour le métier de traducteur·ice. Tout le monde est tombé d'accord pour dire que les traducteurs et traductrices devaient sans nul doute apprendre à travailler côte à côte avec ces outils mais qu'ils ne pouvaient en aucun cas être remplacés par une intelligence artificielle. Il ne s'agit pas de diaboliser l'outil mais au contraire de réfléchir à une collaboration optimale.

L'après-midi s'est déroulé de manière plus interactive à travers trois ateliers proposés. L'atelier en allemand avec Iryna Herasimovich, traductrice littéraire et médiatrice culturelle : *Drinnen – draussen – dazwischen : Positionen der Übersetzer*innen*. L'atelier en français avec Katharina Loix van Hoof, éditrice : *Quand les traducteur·ices portent un projet éditorial*, et enfin l'atelier présenté par Ruska Jorjoliani, autrice et traductrice *: I fari della traduttrice : come orientarsi nei mari delle lingue e culture*. Ce dernier, auquel j'ai participé, portait sur la complexité du travail de Ruska Jorjolani qui jongle entre la traduction du Russe et du Géorgien dans un contexte culturel et politique très compliqué. La traductrice a parlé avec beaucoup d'émotion et de sincérité des difficultés qu'elle a parfois rencontrées pour choisir entre son cœur et son métier.

Nicole Pfister Fetz a ensuite présenté un projet essentiel pour l'époque que l'on vit. #FreeAllWords est une initiative de l'European Writers Council à laquelle participe l'A*dS pour donner une voix aux auteur·ices Ukrainiens et Biélorusses qui n'en ont pas, dans un contexte de guerre et de censure. Ce fond, qui finance la publication de textes et de traductions de ces pays attaqués, a pour but de mettre en avant des auteurs que l'on tente d'invisibiliser. #FreeAllWords est une initiative pour le droit à la parole dans une société démocratique et pacifique pour tous. Des informations complémentaires sont disponibles sur le site www.freeallwords.org.

Après ce moment d'échange très enrichissant, un apéritif servi dans le charmant café de la Maison Rousseau et Littérature a permis aux participants de partager leurs expériences au sein des différents ateliers et dans leurs vies de traducteur·ices.

La journée s'est terminée par une lecture et discussion avec Suzan Samanci, autrice turque d'origine kurde, Karelle Ménine et Sylvain Cavaillès. Grâce à la modération de Nathalie Garbely, les intervenant·es ont abordé leur rapport à l'écriture et au territoire des langues, à la traduction et au partage. Karelle Ménine et Suzan Samanci ont notamment parlé de leurs échanges rendus possibles par le programme « Ecrire, encore Suisse », pour les auteurs et autrices en exil. (www.ecrire-encore-suisse.ch).

Annette Motta

Décembre 2022